

Un article pour le conteur : (conte)

Autor(en): **A.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

taïres», n'en menaient pas large. Je ne parle pas du Sonderbund, qui avait déjà excité les esprits peu auparavant.

Mais revenons-en à Berne, et faisons, si vous le voulez bien, (pardon de sauter si brusquement d'un sujet à l'autre), un peu d'étymologie. Ce n'est pas si abstrait que vous le pensez, c'est plutôt très curieux.

A l'école on nous a enseigné que le nom de Berne venait d'un château qui s'appelait Berno ou (car les professeurs n'étaient pas tous d'accord) que le duc de Zaehringen avait abattu un ours sur l'emplacement qu'il jugea bon pour recevoir les fondations de sa ville. Sans vouloir élucider ce problème classique, qu'il nous soit permis de faire part d'une découverte que nous avons faite dans un très vieux dictionnaire français, celui de Lacurne de Ste Palaye. Voici ce que nous y lisons au mot *Bern* :

« S. m. Amas. — Le Béarn. » Et plus loin : « On a dit aussi *Bern* pour le *Béarn*. »

Il y a même un exemple tiré de vieux textes : « C'est la loi du pays de Bern que le battu paye l'amende. » C'est comme dans les fabliaux : le mari battu est content.

Mistral cite cette série de mots romans : Béarn, Biarn, Biern.

On pourrait aussi ouvrir Ducange, mais nous ne voulons pas faire de latin. Qu'il suffise de dire que le mot se trouve également dans une collection armoricaine (*Armoricanis Collectio*).

C'est égal. Nous ne pensons guère que les gens de Pau avaient avec ceux de Berne une communauté de noms. La science est une belle chose.

Voilà pour le nom propre. Il a eu l'honneur de passer nom commun, mais au fait il l'était depuis l'origine. Ce fut une sorte de mantelet. Rabelais parle de quelques *bernes* à la moresque de velours violet. En Vendée, c'est un drapeau de lit en grosse toile. Dans la Vienne, une toile qui sert à couvrir une charrette. Enfin, le verbe *berner*, c'est-à-dire tromper, vient de la *berne*, nom de la couverture sur laquelle les soldats faisaient sauter les nouveaux conscrits à leur entrée à la caserne ; ils trompaient ainsi ces braves jeunes gens en leur demandant un faux sacrifice pour la patrie ! Il paraîtrait que le nom commun de Berne serait emprunté à l'espagnol, *bernia*, mais en tous pays il y a des *berneurs* et des *bernés* ! L. Mogeon.

NE CONFONDEZ PAS

NOTRE sympathique et regretté magistrat, feu Marc Ruchet, était un grand philanthrope. Le personnel qui était occupé dans sa maison jouissait surtout d'innombrables bienfaits. Notre compatriote avait aussi quelquefois, comme tout bon Vaudois, le mot pour rire et possédait même à cet égard une grande finesse.

Or, par une journée de printemps, il y a quelques années de cela, il eut à Berne la visite d'un de ses meilleurs amis de Lausanne, un de ses contemporains. Tous étaient en train, après dîner, de savourer une tasse de café en devisant sur leurs souvenirs de jeunesse et sur les dernières nouvelles du jour, lorsqu'entra dans la pièce où ils se trouvaient un jeune garçon d'une quinzaine d'années environ.

Ce jeune homme s'approcha du conseiller dans l'attitude de quelqu'un qui vient solliciter une faveur.

— Ah ! te voilà, lui dit alors le respectable magistrat, en prenant son air paternel qui lui seyait si bien. Alors tu veux absolument qu'on te les coupe !

— Oh ! s'il vous plaît, Monsieur Ruchet, je me recommande, faites-moi ce plaisir,

— Enfin, il te faut bien réfléchir, si on te les coupe, tu ne seras plus un homme !

— Cela ne fait rien, mais je vous en supplie, faites-les moi couper. Ce n'est pas bien difficile.

— Va qu'il soit dit, puisque tu persistes, mais je ne t'approuve pas, un grand garçon comme toi ne doit pas se les faire couper !

Le jeune homme partit satisfait et notre Lausannois se perdit en conjectures, n'osant donner libre cours à toutes sortes de suppositions nées du dialogue qu'il venait d'entendre.

— Tu ne sais pas de quoi il s'agit, lui dit alors son hôte ?

— ... ! Ma foi ! J'avoue !...

— Eh bien ! ce gosse est le fils de notre femme de ménage ; comme il va passer sa première communion dimanche, ma femme lui a acheté un complet neuf, mais ce moutard n'est pas content du pantalon qu'il voudrait faire rogner pour le transformer en culotte !

— Que veux-tu, mon ami ! la mode !... la jeunesse !... Ah ! de notre temps... O. D.

UN ARTICLE POUR LE CONTEUR

(Conte.)

Avertissement : Nous prions les jeunes filles de ne pas lire ces lignes peut-être un peu osées pour elles.

I

— Cent d'as !

— Ouf ! passe... A qui est-ce à jouer ?

— Mais à toi, tu le sais bien !

— J'oubliais, pardon !

— Dépêche-toi, qu'attends-tu pour commencer la partie ?... Tu rêves...

— Excusez-moi, ma tante ; oui, je... non, c'est-à-dire, mais vous semblez fâchée ?

— Il y a de quoi, franchement ! Tu m'énerves à la fin ! Tu restes là, figé, la bouche ouverte, l'œil dans le vague, c'est agaçant ! Tiens je m'en vais, cela devient crispant, amuse-toi seul !

Et ma tante, d'un geste brutal, me jeta les cartes au visage, puis, d'un mouvement sec, elle se leva, renversa une chaise, sortit.

Gêné, je demeurai à ma place à tirer machinalement les poils du tapis de table. Je les arrachai par petites touffes, quand ma cousine entra. Permettez-moi de vous la présenter¹.

Marthe, (Germaine, pour ses amoureux), vingt ans, jolie, artiste : ne connaît rien des arts modernes ; intelligente : fixe ses rendez-vous dans l'ascenseur des Galeries du Commerce. En la voyant, ce qui attire souvent l'attention sur elle, c'est son délicieux jupon qui dépasse. Un jupon à volants. Ce qui frappe surtout dans sa personne, c'est la main ; elle a giflé déjà la moitié de mes amis. Quant à l'autre moitié...

Donc, ma cousine entra :

— Bonjour cousin.

— Bonjour.

— Alors, il y a eu chicane entre maman et toi ?

— Peuh !

— J'ai rencontré maman dans le corridor, elle paraissait furieuse.

— Peuh ! je songeais au lieu de prendre garde au jeu, le mal est venu de là.

— Oh ! oh ! tu songeais ? Et à qui, s'il te plaît ?

— A personne. Je réfléchissais à un article que je dois composer pour le *Conteur*.

— Oui, alors ?

— Alors, alors ! Je ne dénicher pas un sujet, pas un ! J'ai mal à la tête.

— Tu n'as pas d'idées ? Ecris une poésie.

— Tu es polie !

— Ne te froisse pas, voyons ! Si tu racontais un souvenir d'enfance, par exemple, ça fait toujours bien, tu sais.

— Impossible, j'ai oublié les dix premières années de ma vie.

— Oublié ? Tu parles sérieusement ?

— Sérieusement.

— C'est la première fois.

— Merci.

— Tu ne te remémores rien de cette époque, cousin ?

— Rien.

¹ Depuis ce passage, les parents non accompagnés de leurs enfants, sont invités à ne pas continuer cette lecture.

« Méchant, viens, allons nous asseoir là-bas, sur le canapé, dans l'ombre, je te rafraichirai la mémoire². »

II

Marthe m'entraînant par la main, m'obligea à prendre place auprès d'elle, à l'angle de la chambre. Puis, elle se mit à parler sans me regarder, en taquinant du bout de son soulier, Mistigris, le chat.

— Quand tu avais huit ans, tu méprisais soldats de plomb, poupées, tunnels dans le sable ; du matin au soir... Chut ! Mistigris !... nous nous amusons ensemble à cache-cache.

— C'est vrai... Je revois vaguement un laurier touffu dans lequel nous nous faufilions... un gros laurier, ici, à gauche.

— Parfaitement. Nous sautons le mur du jardin et nous courions dans le verger... Pft ! Mistigris !... du voisin.

— Où nous nous faisions gronder.

— Ah ! tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

— Non, je devine.

— Comment, tu ne te souviens plus... Ah ! il faut pas griffer !... Tu ne te souviens plus d'être monté sur un immense prunier où régulièrement j'allais te dénicher ? Tu ne te souviens plus d'être tombé de là-haut dans une flaque d'eau, et d'avoir perdu dans ta chute ta première dent de lait ?... Est-il amusant, ce chat ! Pft !...

— C'est vrai, maman m'avait grondé, parce qu'elle avait eu envie de monter cette dent sur bague.

— Bon, la mémoire te réapparaît, continuons : te rappelles-tu de la manière... Aïe ! la sale bête !... dont tu m'attrapais ?

— Attends, je crois... non.

— Tu me saisisais par les tresses et tu tirais.

— Vraiment ? J'étais donc bien mauvais ; pauvre petite, comme je regrette aujourd'hui !

— Tu tirais fort, je pleurais, moi.

— Ah ! mais je me souviens maintenant... attends, attends : je t'aimais de tout mon cœur, jadis ; oui, oui, je me souviens. J'économisais centime par centime pour t'acheter des bâtons de jus, et tu les suçais, les yeux ronds, les joues creusées, tu les suçais en les tenant dans ton poing ; tu t'en mettais jusqu'aux oreilles ! Oui, je t'aimais beaucoup : quand tu partais l'été, pour la campagne, je ne dormais plus la plus grande partie de... tu ne m'écoutes pas ?...

— Si, si.

— Non, tu joues avec Mistigris.

— Je t'entends, continue.

— Où en étais-je ?

— Tu ne dormais pas, après ?

— Pourquoi souris-tu ?

— Rien... après ?

— La nuit je cachais ma tête dans l'oreiller, je le mordais en sanglotant, je me désespérais de te sentir loin, si loin !... Ah ! mais, dis donc !

— Plait-il ?

— Ce n'était pas par méchanceté que je tirais tes tresses.

— Enfin ! tu te souviens.

— C'était pour avoir le plaisir de te consoler que je te faisais pleurer.

Mistigris s'est enfui sous le fourneau !

— Je m'approchais alors de toi, je prenais par le cou, ainsi, et, penché sur toi, je chuchotais : faut pas pleurer, Mimi, j'ai pas fait exprès, faut pas pleurer, Mimi, faut pas. Je te serrais bien fort, et...

— Et tu me donnais un gros baiser sur la joue, comme ça !

A cet instant, ma tante ouvrant la porte, vit le tableau, et sévère :

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

Ma cousine interloquée bredouilla :

— Oh ! rien, maman, je... mon cousin... je l'aidais... j'aidais mon cousin à... à... enfin, oui...

— A quoi ? expliquez-vous !

² Pour savourer la seconde partie de cette histoire, on fera bien de jouer en même temps du violoncelle.

— A compo... à composer un article pour le
Conteur h...
André Marcel.

N. B. — Mais, me direz-vous, pourquoi, dans votre avertissement, avez-vous demandé aux jeunes filles de ne pas lire ce conte. Il n'a rien de choquant.

— Pour être, une fois, au moins, sûr qu'elles me lisent, chère Mademoiselle. A. M.

Il y a crânes et crânes. — Un collectionneur fait voir à un ami un certain nombre de crânes qu'il a recueilli et payé 2 francs pièce à un fossoyeur qui faisait des fouilles.

— Et il m'a promis de m'apporter tous ceux qu'il trouverait...

L'ami répond :

— Ah ! bien mon vieux, il t'a joué un tour, car il a vendu 30 francs pièce tous ceux qui avaient des dents aurifiées.

— Pas possible ! Ah ! le gredin, je vais lui flanquer un galop carabiné...

— Mais ne te fâche donc pas, c'est une blague ; il y a trois ou quatre siècles on ne connaissait pas l'aurification des dents.

— Tiens, c'est vrai ; je n'y avais pas réfléchi.



LE PÈRE SAMSON

X

Il n'en fallut pas davantage pour nouer entre le rémouleur et la paysanne des relations qui devinrent de plus en plus sérieuses, si bien qu'au bout d'une année ils s'étaient juré de n'appartenir jamais que Jean à Pauline et Pauline à Jean. Quoique Thérèse fût la seule confidente de cet amour, Louis, dont la jalousie éguaisait le regard, avait fini par se douter du vrai motif de la longue résistance de Pauline. Blessé dans sa vanité et dans ses affections, il résolut de brusquer le dénouement. La crise qui menaçait le père de Pauline servit à merveille son projet.

Aussi la jeune fille avait-elle parfaitement compris les allusions de son père dans la scène pénible que nous avons rapportée plus haut. Elle avait deviné que Louis s'était rencontré avec lui, qu'il lui avait promis de l'argent ou au moins son cautionnement, à condition qu'il forcerait sa fille à l'épouser.

— Allons, ma bonne sœur, calme-toi ! dit-elle à Thérèse, après lui avoir fait comprendre ce dont il s'agissait, calme-toi et tâche de dormir.

— Non, non, disait celle-ci en se tordant les mains, ça ne peut pas être. Je parlerai au père, je parlerai à Louis... mon Dieu ! mon Dieu !

Pauvre Thérèse ! murmura-t-elle. Comme elle va soupirer ! Cependant il n'y a pas d'autre moyen. Du courage ! ma sœur, ajouta-t-elle en l'embrassant. A quoi sert de pleurer ? Laisse-moi faire et tout ira pour le mieux, je te le promets ? Quoiqu'il arrive, je serai ta bonne sœur, va ! Aie confiance en moi.

Thérèse était une de ces natures douces et flexibles, dont les affections faciles à réveiller ne dépassent jamais une certaine limite. Elle était surtout passive. Chez elle la douleur devait faire bientôt place à la résignation.

Sa sœur n'eut presque pas de peine à la mettre au lit, où le sommeil ne tarda pas à mettre fin à ses sanglots. Pauline éteignit alors la lumière et alla s'asseoir au chevet de sa couche.

Elle demeura là bien longtemps, une main sur son cœur, l'autre soutenant sa tête. Elle n'avait pas craint d'aborder la question par sa face la plus dure, la plus brutale. Il y avait la force d'un homme dans cette tête de jeune fille ! Un seul moyen restait de sauver la famille, c'était de se sacrifier, elle, c'était de sacrifier Thérèse, car celle-ci aimait Louis de toute la force de son âme.

Elevée dans les conditions patriarcales qui gouvernent le pays, elle n'hésita pas un instant, sûre que Thérèse elle-même l'approuverait. Le sacrifice fut résolu ; elle épouserait Louis.

Cette décision prise, elle s'abandonna librement à sa douleur. Comme la fille de Jephthé, avant d'immoler la vie de son cœur, elle voulut pleurer toutes ses larmes, afin qu'elle pût marcher à l'autel le visage calme, les yeux secs. Elle passa une dernière revue des rares instants de bonheur que le sort lui avait départis. Le bonheur ! Le connaissait-elle ?

Elle l'avait rêvé sans doute dans cet avenir qui hier encore lui apparaissait brillant comme un lever de soleil, et qui demain allait s'abattre sur elle comme une nuit de tempête.

Le lendemain, il faisait à peine jour que sa mère entra dans sa chambre. Elle était calme, mais ses yeux rougis indiquaient qu'elle aussi avait pleuré. Les larmes sont de tous les âges. Elle venait sans doute exhorter et consoler sa fille. Après Dieu, l'être le plus puissant, c'est une mère.

Pauline dormait. Les boucles de ses longs cheveux bruns erraient sur sa pâle figure, ses mains étaient croisées sur son sein, on eût dit qu'elle priait, si un demi-sourire n'eût flotté sur ses lèvres entrouvertes. De qui rêvait-elle, la pauvre enfant !

Sa mère demeura un instant à la contempler. Ses larmes coulaient silencieuses le long de ses joues ; peut-être craignait-elle de rappeler sa fille de son beau rêve à la triste réalité.

Bientôt Pauline s'agita sur son lit, ses bras se séparèrent, elle ouvrit les yeux. La vue de sa mère lui rappela tout à coup ce qui s'était passé.

— Ah ! oui ! s'écria-t-elle avec un mouvement d'effroi. Ma mère, je comprends, oui, oui, dites au père que je suis prête.

— Pauline ! ma Pauline ! dit la mère en se jetant dans ses bras.

Deux heures plus tard, les deux sœurs étaient assises à leurs places accoutumées dans la chambre du ménage. Elles étaient seules. Le poêle de grès répandait ses tièdes émanations, le lit avait draperies roses, le serin sautillait dans sa cage, l'horloge sonna neuf heures.

Aussitôt une voix vibrante se fit entendre dans la rue.

— A rémouler ! à rémouler ! Les couteaux couperont comme des rasoirs et les rasoirs comme des couteaux, à rémouler !

Pauline poussa un cri, elle était pâle comme un linge.

Si fort que cela répugne à la raison, il est néanmoins difficile de ne pas admettre qu'il n'y ait des jours où, pour des causes qui nous échappent, une heureuse chance semble présider à nos moindres actions, et d'autres où le hasard, sinon quelque lutin familier s'obstine à nous poursuivre de taquineries d'autant plus piquantes qu'elles sont plus inexplicables.

Explique qui voudra ce grave phénomène ; tousjours est-il que ce jour-là le père Samson se réveilla avec de telles dispositions qu'il remplaça son « Notre-Père » par une série de jurons qui eussent infiniment évoqué le plus noir des diables à l'époque où Satan faisait encore des siennes.

Et pourtant rien, absolument rien ne motivait cette irritation extraordinaire. A la vérité, il avait copieusement soupé la veille ; mais le père Samson avait un estomac de cheval ; il eût digéré les tripes les plus coriaces, et d'ailleurs il avait parfaitement dormi. Avec la meilleure volonté du monde, il lui eût été impossible de découvrir en lui la moindre trace de douleur physique ou morale ; il y avait là quelque chose de surnaturel. Voyez plutôt comme il s'allongeait dans son lit et étendait ses bras pour mieux bâiller, il donna de la tête contre la paroi et se meurtrit les doigts sur le dossier d'une chaise. En descendant sur le plancher, il se foudra un orteil. En boutonnant le col de sa chemise, le bouton se détacha, et pour comble de guignon, au lieu de lui rester dans les mains, il alla se blottir sous le lit, au plus fin fond de l'alcôve. Il fallut recourir à une épingle, et il va sans dire que le vieillard se piqua le doigt. Certes c'était là plus qu'il n'en fallait pour détraquer le plus patient des hommes !

Aussi avec quelle énergie il rudoya la porte en sortant ! La maison en trembla jusque dans ses fondements, et Marianne faillit laisser échapper le lait bouillant qu'elle versait dans le pot.

— Voilà encore que le déjeuner n'est pas prêt ! grommela le père Samson, en passant par la cuisine. Tout le monde se fait vieux par ici, hein ?

— Mais pardon ! fit Marianne interloquée. Le café est servi, et voici le lait.

— Pourquoi donc y a-t-il trois tasses sur la table ? Vous voyez bien que vous ne savez pas ce que vous faites ?

— Si fait, c'est la tasse de Jean ?

— La tasse de Jean ! Pourquoi la tasse de Jean ?

— Oui... Jean est de retour.

— Ah ça ! vous rabâchez ? Vous dites que Jean...

— Est revenu cette nuit.

Le père Samson se leva, passa dans la boutique, et vit en effet la meule de campagne appuyée dans un coin, mais dans quel état, bon Dieu !

Elle se tenait là, honteuse et gémissante sur ses ais disloqués ; la roue jadis si gaie, si alerte, gisait sur le plancher, brisée en quatre morceaux.

Pauvre père Samson ! C'était là la compagnie de sa laborieuse jeunesse, l'instrument chéri de sa fortune, et la voilà maintenant assassinée !

— Ah ! Jean, tu me la payeras ! s'écria-t-il en saisissant un bâton. Il s'est grisé, le scélérat !

Il monta assez lestement à la mansarde que son fils occupait, et il aperçut le pauvre diable tout habillé sur son lit, le visage caché dans l'oreiller. Un tressaillement convulsif trahissait l'effroi que lui causait la visite de son père.

— Hé ! monsieur ! vous en faites de belles ! cria le vieillard.

Un gémissement accueillit cette apostrophe.

— Lève-toi et réponds à ton père, malheureux !

Même réponse.

Hors de lui, le vieillard le saisit d'un bras vigoureux par le collet de sa veste, et l'attira sur le plancher. Le jeune homme se trouvait littéralement à genoux devant lui.

Jean était pâle, hagard, hébété. Un sanglot convulsif soulevait sa poitrine, mais il avait les yeux secs.

L'aspect de cette figure désolée épouvanta le père Samson.

— Mais au nom du ciel ! que s'est-il donc passé ? Réponds donc ?

(A suivre.)

P. Sciobéret.

En chasse. — (Trouvé dans un vieil almanach.) — Deux chasseurs se rencontrent. L'un a été attaqué au coin d'un bois.

— Qu'as-tu donc ? demanda l'autre. Tu es tout tremblant !

— J'ai été attaqué par des voleurs.

— Bah ! Combien étaient-ils ?

— Sept. — Tu dis ?

— Je dis : sept.

— Dix-sept ?

— Non..., sans dix..., sept !

— Cent dix-sept ?

— Mais non ; sept..., sans dix !

— Sept cent dix ? Ça se corse !

— Tu ne me comprends pas ; je dis : sept... sans dix-sept.

— Ah ! sept cent dix-sept ?

— Mais, écoute donc : je te dis : sept, sans dix-sept.

— J'y suis ! Dix-sept cent dix-sept ! Oui, je comprends que tu aies eu peur !

Il y a vin et vin. — Deux copains causent ensemble des vins, et l'un d'eux dit :

— Moi, on n'a jamais pu me tromper à leur sujet.

A quelques jours de là, un autre ami qui s'était concerté avec le premier, vient lui rendre visite ; naturellement il lui offre une bouteille et c'est du Bordeaux.

— A ta bonne santé !

L'ami, après avoir goûté dit :

— Ça, du Bordeaux, on te l'a faite à l'oseille, c'est du pur Mâcon...

— Penses-tu...

— Oh ! je m'y connais en vin.

Quand l'ami est parti, notre homme va acheter des étiquettes de Mâcon et les place sur celles de Bordeaux. Puis le premier ami revient et lui offre cette fois une bouteille de Mâcon.

— C'est du Bordeaux, je le reconnais bien, j'en ai acheté une feuillette du même.

— Tu reconnais que pour une fois on t'a trompé ; vois-tu mon ami, il ne faut jamais se vanter, on est une fois pris en défaut et c'est toujours désagréable.

Royal Biograph. — Pour son programme de cette semaine, la Direction du Royal Biograph s'est assurée un documentaire des plus sensationnels : « La croisière blanche », grand film de chasses et de pêches dans l'Alaska, et qui n'est autre que les aventures du capitaine Kleinschmidt dans l'Extrême Nord. Tout le monde verra ce film qui mène au pays des merveilles boréales. Jamais on a vu à l'écran ces paysages qui semblent irréels, ni ces animaux rares, car toutes ces visions étranges viennent d'être filmées pour la première fois. — Au programme, encore : « Diavolo Sauveteur ! », 3 actes des plus divertissants, avec Richard Talmadge.

Dimanche 9 décembre, vu l'importance du programme, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défranchis.

Pour la rédaction : J. MONNET

J. BRON. édité

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron